

Millionnaires et vieux vêtements

Il y a quelques années, une Américaine très riche, partant pour l'Europe, laissait à une de ses amies le soin de recevoir sa correspondance, de la dépouiller et de répondre aux lettres qu'elle jugerait de-
mander une réponse. Le choix de celles-ci se fai-
sait après que le contenu de chaque lettre avait été
soigneusement noté. Le courrier d'une femme dont
la grande fortune est connue dans tout l'univers,
contient naturellement un grand nombre de missi-



Dépouiller la correspon-
dance d'une femme
millionnaire n'est pas
une mince besogne.

ves dont le ca-
ractère ne peut
être défini que
par un secré-
taire expérimenté.
La première ou
la dernière
phrase d'une
lettre suffit
souvent à déci-
der de son sort.
Combien sont desti-
nées à aller aug-
menter le contenu
d'un panier lu-
xueux, qui n'en est
pas moins un tombeau d'ou-
bli, et combien qui ne seront
jamais lues jusqu'au bout, et
dont les auteurs, à jamais in-
connus, attendront en vain le
mot de réponse désiré?

Parmi le volumineux et sou-
vent très bizarre courrier de
cette élégante millionnaire en
question, sa secrétaire rapporte que nombreuses
étaient les lettres provenant de parfaits étrangers,
parfois, désireux de savoir ce que Madame faisait
des somptueux vêtements qu'elle ne portait souvent
pas même une saison entière. Que font les mil-
lionnaires de leurs anciennes garde-robes, si sou-
vent renouvelées? Evidemment, ceux qui posaient
directement cette question, par lettre, s'offraient en
même temps à la résoudre, désirant prendre sur
leur charge le soin de disposer de ces choses sans
que leur propriétaire en éprouvât le moindre embar-
ras ou le moindre ennui. Pour la plupart, ces cor-
respondants se révélaient absolument ignorants de
la splendeur, de la richesse et de l'abondance de la
mise-bas qu'ils convoitaient. Celle-ci dépassant
de beaucoup en somptuosité tout ce qu'ils pou-
vaient imaginer. Le moindre colifichet aurait
semblé aussi dépaysé dans leur intérieur qu'une
bague en diamant sur la main d'un paysan. Il y
avait quelque chose de grotesquement mélancoli-
que dans la lecture de ces missives, destinées par
la force des choses à ne jamais parvenir à leur des-
tination.

Pourtant, plusieurs personnes pourraient, jusqu'à
un certain point, partager la curiosité de ces cor-
respondants, et elles en seraient bien excusables.

Il est impossible de répondre avec brièveté et
précision à une question aussi compliquée que
celle-ci. Quel emploi font
des choses qu'elles ne por-
tent plus, ces princesses
de la fortune, pour qui le
luxue est une obligation?

Evidemment, il n'y a pas
de règle générale
à ce sujet. Les
procédés et les
moyens sont aussi
divers que le ca-
ractère et les
goûts des million-
naires eux-
mêmes; c'est
pour cette
raison que
des faits et
des anecdo-
tes sur le
sujet pour-
raient mieux
faire con-
naître les
fantaisies de



A des époques déterminées il arrivait d'Eu-
rope une grande malle contenant des
"poèmes d'élégance".

chacune dans l'emploi des choses qui ont cessé de
leur plaire.

On peut rencontrer, parmi les millionnaires, des
femmes aussi généreuses, aussi dévouées que la pau-

vre fille du peuple, qui partage gaîment son modes-
te avoir avec une compagne plus pauvre qu'elle en-
core. Si l'une de ces femmes est aussi bien douée
sous le rapport du cœur que sous celui de la for-
tune, d'instinct, elle se rappellera ses parentes et
ses amies moins fortunées, et, discrètement, ses
dons iront à elles.

Que de contentement il y a lieu de procurer
ainsi, que de jouissances! D'une compagne de classe
pauvre, une femme de millionnaire, dont l'âme
était généreuse et bonne, a fait une élégante de la
société qu'elle fréquentait elle-même, en lui don-
nant les robes qu'elle ne mettait plus. La récipien-
daire était adroite, elle transformait, démarquait
les toilettes de son amie, de telle sorte que celle-ci
avait peine à les reconnaître, lorsque les deux jeu-
nes femmes se rencontraient dans un bal ou un
dîner.

Le constant procédé d'élimination par lequel la
même élégante personne renouvelle sa garde-robe,
est la cause d'une série de joyeuses émotions dans
plusieurs familles de son entourage, où il arrive
périodiquement d'Europe une pleine valise de "rê-
ves, de poèmes et d'harmonies en fait d'articles de
toilette", selon la gracieuse expression de l'une des
récipiendaires. L'une des cousines de cette dame,
qui est veuve avec deux petites filles, est ainsi en-
treenue, et n'a jamais à faire face à ce redoutable
problème de l'habillement, qui hante trop de ména-
ges à revenus limités. Une autre, amie de vieille
date, que des revers de fortunes ont visitée, est ré-
gulièrement pourvue de tous les accessoires néces-
saires à une toilette élégante, et non seulement elle-
même, mais ses enfants.

Une autre généreuse personne, jouissant d'une
fortune considérable, avait entendu parler d'une
veuve qui vivait à la campagne et dont le fils uni-
que était étudiant dans un collège
de New-York. La mère, très pau-
vre, mettant toutes ses économies
au service de cet enfant aimé, se
privait même d'aller le voir, parce
que cela coûtait de l'argent, et sur-
tout parce qu'elle craignait que son
fils put rougir, devant ses camara-
des riches, des habits modestes et
étriqués de sa mère. En entendant
raconter ce trait, la charitable
grande dame envoya immédiate-
ment porter à l'adresse de la pau-
vre veuve, une malle remplie
de tous les effets de toilette
susceptibles de parer convena-
blement la mère dévouée.



Grande, mince et jolie,
la veuve du cocher ri-
valisait ainsi d'élégan-
ce avec les amies de sa
maîtresse.

Fort heureusement, les deux
femmes étaient à peu près
de la même taille et du même
âge: ce qui avait été fait
pour l'une seyait parfaite-
ment à l'autre. Une jolie
bourse châtelaine et une broche de perle accompa-
gnaient ces dons, d'une femme qui, bien que lui
étant absolument étrangère, avait été touchée par
le dévouement maternel d'une autre femme, et qui,
promptement et délicatement, avait voulu lui venir
en aide.

Mais la bonté de toutes ces grandes dames ne
s'exerce pas toujours avec autant de discernement
et de tact. Souvent, le caprice est leur seul guide.
Ainsi, le cocher de l'une d'elles, étant mort juste au
moment où elle quittait les vêtements noirs qu'un
deuil l'avait obligée à porter, cette inconséquente
personne s'empressa d'offrir tout ce noir à la veuve
du cocher. Celle-ci, qui était grande, élancée et
jolie, s'en para si bien, qu'elle aurait pu avec avan-
tage rivaliser d'élégance avec sa maîtresse.

Une autre, dont l'élégance un peu capricieuse est
proverbiale, donna en un seul coup à une jeune
femme pauvre qu'elle affectionnait, neuf robes de
nuit en soie blanche, confectionnées avec le plus
grand soin et richement garnies de dentelle; et cela
parce que le blanchissage de ces vêtements n'avait
pas été fait selon son goût.

La masseuse ou la dermatologiste s'accommode
aussi fort bien des anciens vêtements de ses riches
clientèles; celles-ci, en lui prodiguant ainsi de tan-
gibles encouragements, espère sans doute, et peut-
être avec raison, qu'elle prendra plus grand soin de
leur beauté, que la masseuse est chargée d'entrete-
nir et de conserver.

Très peu de grandes dames consentent à vendre
au marchand de bric-à-brac leurs vêtements hors
d'usage; il en est quelques-unes, cependant, et alors

ces objets, re-
tapés et remo-
delés, sont

achetés par une certaine classe d'actrices, non pas,
comme bien on pense, par des étoiles de première
grandeur, mais par celles qui sont obligées, pour
obtenir un maigre engagement, de déployer une
garde-robe, sinon somptueuse, du moins brillante.
C'est ainsi que telle grande dame peut, de sa loge,
au théâtre, reconnaître sa robe portée par une pe-
tite figurante de drame, et c'est ainsi encore que le
salaire péniblement gagné d'une pauvre fille con-
tribue indirectement à augmenter le revenu d'une
femme de millionnaire.

Il y a aussi parmi cel-
les qui vendent les atours
dont elles ne se parent
plus, les fem-
mes à qui leurs
maris, million-
naires, ne four-
nissent pour-
tant pas de
budget de toi-
lette. Pour une
raison ou une

autre, ces mes-
sieurs préfèrent
solder eux-mêmes
les notes de four-
nisseurs, de modis-
tes, de couturières,
de joailliers, etc.,
et les pauvres fem-
mes, qui désirent
toujours plus qu'on
ne leur donne, se
font ainsi de peti-
es rentes avec le prix de leurs toilettes hors d'usa-
ge, qu'elles vendent aux marchands de bric-à-brac.

Enfin, une certaine classe de crépus féminins ne
donnent point ni ne vendent leurs "vieilles nippes",
elles les conservent. Les vastes greniers de leurs
riches demeures sont encombrés de caisses, de mal-
les, de colis, où sont entassées toutes espèces de
jolies choses, qui pourraient faire le bonheur de
tant d'être moins fortunés, et que le temps, les in-
ectes et l'oubli souvent de leurs possesseurs, ren-
dront à jamais inutiles et improductives.

Hâtons-nous de dire, cependant, que ces égoïstes
"conservateurs" ne sont que des exceptions parmi
la riche société américaine. Et c'est heureux, car à
quoi peut mieux servir la fortune qu'à faire beau-
coup d'heureux en donnant beaucoup?

Il est vrai que les millionnaires comme les autres
mortels rencontrent bien des ingrats au cours de la
vie, et qu'ils en peuvent un peu souffrir, mais il est
aussi pour eux des âmes reconnaissantes. Le tré-
sor de bénédictions, de sourires et d'hommages que
celles-ci leur prodiguent au passage doit leur être
bien plus doux que l'amoncellement des richesses
hors d'usage qu'ils pourraient conserver et qui ne
serviraient dans tous les cas que leur rappeler que
la fortune n'empêche pas de vieillir, et qu'un jour
doit venir où tous les biens seront inutiles.

Après avoir signalé avec
quelle désinvolture et quel-
le prodigalité certaines per-
sonnalités richissimes
du monde américain
jettent au rancart des
vêtements encore pres-
que neufs, il est
peut-être piquant
de signaler une in-
clination contraire
chez quelques-uns
des sujets de ce
monde select. C'est
ainsi si nous en
croyons quelques
chroniqueurs des
Etats-Unis que le
millionnaire et
philanthrope Rus-
sell Sage ne se résout à abandonner un vêtement
que lorsqu'il l'a littéralement usé jusqu'à la corde.

C'est presque une sensation à la Bourse de New-
York lorsque journellement le brave Russell, com-
me on appelle le financier en question, se présente
en habit rapé, élimé et presque en loques auprès de
courtiers très chics à qui, d'une voix très calme et
très modeste, il donne des ordres de virements de
fonds qui atteignent les vingt millions de dollars.

Les greniers
de leurs ri-
ches deme-
ures sont en-
combrés de
malles, de
colis et de
caisses.



Quelques-unes vendent leurs robes
hors d'usage au marchand de bric-
à-brac. Ces objets retapés et re-
modelés sont ensuite vendus à une
certaine classe d'actrices.

